

## Ce qui scintille derrière le souffle

François Paré

Numéro 134, hiver 2006–2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40932ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

### ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Paré, F. (2006). Ce qui scintille derrière le souffle. *Liaison*, (134), 17–18.

# Ce qui scintille derrière le souffle

FRANÇOIS PARÉ

SUBSISTANT LONGTEMPS après leur disparition définitive, les êtres aussi bien que les choses continuent d'habiter nos gestes et nos mots. Ils nous font signe de façon subtile et discontinue, telles les traces attentives du passage du temps. Cependant, cette persistance à durer ne se limite pas à la vie de chacun des individus dans leur singularité. Les sociétés et les langues, elles-mêmes affectées par toute sortes de phénomènes de rupture, témoignent aussi des structures de l'absence qui constituent leur charpente invisible. Ces espacements et ces limites sont aussi à comprendre et à déchiffrer.

Bien que nos vies soient saturées d'objets et de signes, les interstices ne sont jamais comblés et ce qui fait défaut ne cesse de nous fasciner, non pas comme un grand trou noir stellaire où tout se perdrait à jamais, mais comme un voile tenace et aveugle donnant sens à la lumière. Sous le regard, des dizaines de fois par jour, le monde s'offre donc à nous comme une part importante de ce qui n'est plus. À la Renaissance, le poète Joachim du Bellay avait été l'un des premiers à comprendre que les langues renfermaient des fragments de toutes les paroles passées, avec lesquels elles composaient miraculeusement le lexique et la syntaxe du présent. Nous avons compris, par l'observation des étoiles à l'aide de télescopes géants, que nous pouvons de cette façon jeter un regard sur l'origine de l'univers. À bien des niveaux, les langues et mêmes les cultures sont également des prismes qui permettent de retrouver par minces fragments et petites phrases inattendues les chemins droits ou sinueux empruntés par nos prédécesseurs.

Le poète suisse Philippe Jaccottet évoque pour en parler sa fascination pour la buée que laisse voir la respiration par temps froid. Cette vapeur blanche, presque transparente, ne subsiste dans l'air que quelques secondes, le temps d'apercevoir à l'œil nu la voix invisible qui se cache à chaque fois que s'ouvre la bouche pour parler. Nous habitons peut-être cet « autre monde », cet « intervalle ». La poésie est alors, de toutes les formes littéraires, celle qui fait voir avec une clarté accrue, comme la buée un matin d'hiver, « l'ombre qui est dans la lumière / pareille à une fumée bleue »<sup>1</sup>. La poésie a, dans les mots de Jaccottet, une fonction transitoire, comme si, pendant quelques instants, le souffle prenait couleur et forme. Dans un magnifique poème intitulé « Le livre des morts », Jaccottet note que c'est par sa faible présence, sa discrétion, que le poème constitue un signe de ce qui est absent et devient ainsi métaphoriquement « le murmure doré d'une lumière de passage... » (P, p. 91).

Cette poétique n'est pas propre à l'œuvre de Philippe Jaccottet. On pourrait dire qu'elle façonne une grande part de l'écriture contemporaine. Au Canada français, des

œuvres comme celles de Gilles Lacombe, de Fredric Gary Comeau et d'Andrée Lacelle reprennent souvent explicitement les contours de cette riche problématique de l'absence et de la présence. Peut-être d'ailleurs la fragilité des mots, voilant leur disparition éventuelle, est-elle plus lucidement ressentie au sein des cultures à l'avenir menacé. Chose certaine, chez ces écrivains, la poésie est à l'affût de « tout ce qui risque de se perdre ». « Tel est le monde », écrit encore Philippe Jaccottet, « nous ne le voyons pas très longtemps : juste assez pour en garder ce qui scintille et va s'éteindre, pour appeler encore et encore, et trembler de ne plus voir » (P, p. 65).

Au premier regard, *La vie est plus simple*, du poète franco-ontarien Gilles Lacombe, ne traite pas de la question de la voix poétique et de l'absence. Cependant, dès les premières pages, nous assistons à une mise en scène qui nous révèle les véritables enjeux. En effet, l'énonciateur du poème raconte comment, voulant passer sur l'autre rive d'une rivière afin de poursuivre son voyage, il s'est retrouvé prisonnier du traversier « figé / À mi-parcours »<sup>2</sup>. Cette scène de la traversée suspendue permettra d'organiser l'ensemble du recueil autour d'une figure lacunaire, formulée dans cet espace presque immobile du traversier « figé » en attente de repartir.

À ce titre, on pourrait dire que Lacombe écrit dans le sillage de Philippe Jaccottet. Partout, l'écriture est attentive à ce qui disparaît sous le voilement nécessaire des mots. Ce sont des relents du passé, des nostalgies, des gestes incertains :

Même si on se retient de penser  
Quelques secondes à la fois  
Il en demeure des paysages  
où l'on devine être passé  
Et des pages et des pages d'images  
Avec des mots  
Qui disparaissent dans la blancheur (V, p. 41)

Ainsi, la mise en scène de la traversée nous amène à imaginer un monde en suspens entre la trace du passé et la lumière du présent. La page du livre tend toujours, par sa blancheur, à prendre le pas sur les mots qu'elle révèle par contraste. La fragilité de ce processus est intense. Il est vrai que, chez Lacombe, le poème est souvent tourné vers des scènes du passé qui évoquent une forte nostalgie.

Cependant, cet arrière-plan, qui suggère chez Lacombe une tristesse sous-jacente, reste bordé par la discrétion fondamentale de l'écriture poétique. Les mots sur la page sont arrachés à l'intervalle dans lequel l'énonciateur se trouve

immobilisé: voilà « quelques effusions passagères / Et de petits fanions dans la lumière » (V, p. 46). Le poète est, en fin de compte, un maître de la disparition et de l'apparition. Il se situe entre ces deux termes, son cheminement n'étant qu'une illusion, car il est enfanté par l'intervalle, et sa voix obéit aux lois de la « théorie du retard originaire » (V, p. 126).

Moins portée par des images d'immobilité, la poésie de Fredric Gary Comeau est, elle aussi, marquée par l'absence. L'œuvre de ce poète et auteur-compositeur acadien, dont le récent disque « Ève rêve » résume à lui seul toute l'œuvre écrite<sup>3</sup>, se déploie le long des axes tracés par de nombreux voyages, des errances qui ne font que ramener au point de départ. Or, justement, ce lieu où tout a commencé n'a cessé de s'effacer sous les pas de l'itinérant. Il ne reste de ces lieux que des points de fuite: « loin des étreintes éteintes / la nuit arrive toujours / trop tard »<sup>4</sup>. Plus que chez Lacombe et Jaccottet, l'énonciateur est mu chez Comeau par la brûlante nostalgie de son désir. Comment a-t-il pu vouloir tout quitter, renoncer au confort allusif du territoire natal. Les poèmes de Comeau martèlent la nécessité de prendre la route, au risque de rester prisonnier d'une fuite sans fin. Du même souffle, les lueurs du passé déterminent l'écriture du présent, comme si le voyageur ne cherchait pas tout à fait à se détacher de ce qui l'habite: « il y a trop de traces dans ce sable / errons encore un peu », écrit-il dans un recueil intitulé *Fuites* (p. 61).

Dans *Naufrages*, une œuvre plus récente, dans laquelle de nombreux fragments autobiographiques ponctuent l'écriture, Comeau fait appel à des images maritimes, si familières dans la poésie acadienne. Cette fois, sur une « barque féconde », le poète poursuit son errance jusque sur les côtes de Michoacán au Mexique. Les paysages qui s'offrent à lui s'opposent à l'aveuglement caractéristique des tempêtes nordiques qu'il a quittées. Derrière lui sont restées des voix mortes qui « composent leur propre requiem » (N, p. 24). Cependant, les derniers textes du recueil ne nous trompent pas sur ces espaces, car ils ne sont jamais intervertis. Au bout de son voyage, marqué en bas de page par les noms de villes turques, le voyageur est arrivé sur les rives de la « mer Blanche », là où « le silence éblouit » et où il faut encore attendre la prochaine traversée. L'absence de l'origine est viscérale chez ce poète, tant est vif chez lui le « refus de se prosterner » (N, p. 80). En même temps, comment ne pas voir que la poésie retrace toujours ce qu'elle vient d'abandonner? Autrement, la fuite pourrait-elle avoir un sens?

Il me semble, enfin, que la plupart des textes d'Andrée Lacelle sont portés par cette même problématique de la trace. Je voudrais surtout parler ici de ces « poèmes et carnets » intitulés *La lumière et l'heure*, deux mots dont la jonction marque un point d'ancrage incontournable. Chez Lacelle, c'est moins l'espace que ses conditions d'apparition et de disparition qui constituent la matière du langage poétique. La lumière est à la fois immanente, en ce qu'elle semble venir des choses et des paysages, et contingente, en ce qu'elle ne peut exister que dans un regard inscrit dans l'espace.

*La lumière et l'heure* s'ouvre sur l'instance de l'aube. Un enfant s'éveille et cherche le réconfort. Il n'y a pas de fenêtre. Tout baigne dans une certaine fixité. Il semble que

cet enfant soit déjà vieux, comme s'il avait absorbé la durée de sa vie :

Au matin des signes  
Tous mes pas perdus  
Humble dans le mirage  
J'entends l'eau qui dort  
À la source du monde  
Au matin des signes<sup>5</sup>

Comme chez Fredric Gary Comeau, la poésie désigne une transition stratégique entre deux plans. Il est encore possible de voir les deux faces du mouvement, le lieu d'où l'on vient au sortir de la nuit et celui où l'on va dans la « dérive » du présent. Chez Lacelle, cette tension est parfois tragique, car l'intervalle laisse l'énonciatrice sans point d'appui. Elle a l'impression de chuter sans fin.

Toutefois, l'écriture représente aussi le lieu où une volonté singulière s'affirme. C'est ce vouloir profondément enraciné qui dicte la marche à suivre, notamment la nécessité de préserver les traces de qui disparaît, de ce qui fait l'objet d'une « cassure »: « De toujours et de partout, je veux être de plain-pied avec les choses invisibles. Avec l'absence » (L, p. 23). La force de ce désir transforme le temps en un espace traversé où s'échelonnent des signes d'une présence toujours en voie d'effacement. Et le poème s'acharne à exprimer cette attente, ce « devenir métis » (L, p. 71). Inspirée par la lecture des romantiques allemands et surtout du poète Saint-Denys Garneau, cette œuvre d'Andrée Lacelle inscrit la question de la trace dans le contexte plus grand d'une ouverture au déracinement.

Pour tous ces poètes, l'écriture est un code de vie, une façon d'aborder les rapports difficiles entre le passé et l'avenir. Elle est une manière d'ouvrir l'espace, de franchir les limites sans pour autant acquiescer aux forces inévitables de la disparition. Cette assurance n'échappe à personne! Dans *La lumière et l'heure* et dans d'autres recueils comme *La voyageuse*, Andrée Lacelle privilégie ainsi la figure de la migrante, cette « voyageuse sous le silence » (L, p. 90) prête à franchir le seuil du départ. Pourquoi craindrait-elle de passer à autre chose? Loin de tout perdre, elle ne pourra que trouver en la poésie une manière de « voyager léger », de ne garder que l'essentiel, un peu comme l'arbre qui, selon Philippe Jaccottet, « retient dans son feuillage le murmure doré d'une lumière de passage... » (P, p. 91). ■

*François Paré est professeur titulaire et directeur du Département d'études françaises de l'Université de Waterloo. Son prochain ouvrage, Le Fantôme d'Escanaba, paraîtra cet automne chez Nota bene à Québec.*

1. Philippe Jaccottet, *Poésie, 1946-1967*, préface de Jean Starobinski, Paris, Gallimard, coll. « Poésie », 1971, p. 147.

2. Gilles Lacombe, *La vie est plus simple*, Ottawa, L'Interligne, 2003, p. 17.

3. Fredric Gary Comeau, « Ève rêve », Éditions Tacca et Tacca Musique, 2006.

4. Fredric Gary Comeau, *Fuites*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2000, p. 16.

5. Andrée Lacelle, *La lumière et l'heure*, Ottawa, Éditions du Vermillon, 2004, p. 14.